Sixième année. 8 Mai 1895. Numéro 201.

LE VOILE D'ISIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ÉSOTÉRIQUE

LE SURNATUREL n'existe pas

DIRECTEUR : PAPUS
Rédacteur en chef : Lucien MAUCHEL
Secrétaires de la Rédaction : P. SÉDIR et Noël SISERA

LE HASARD n'existe pas

Le Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS France
UN AN . . . . 5 fr.
SIX MOIS . . . . . . 3 —
DEUX MOIS . . . . . 1 —

ADMINISTRATION & RÉDACTION :
79, Faubourg Poissonnière, 79
PARIS

ABONNEMENTS Union postale
UN AN . . . . . . 6 fr.
SIX MOIS 3 50
TROIS MOIS . . . . 2 —

L'IDÉE DE DIEU

Indépendamment des idées que l'homme acquiert journellement des objets sensibles, par l'action de ces objets sur les sens, il a des idées d'une autre classe ; il a celle d'une loi, d'une Puissance qui dirige l'univers et ces mêmes objets matériels ; il a celle de l'ordre, qui doit y présider ; il tend enfin, comme par un mouvement naturel, vers l'harmonie, qui semble les engendrer et les conduire.

Il ne peut se créer une idée, et cependant il a celle d'une force et d'une sagesse supérieure, qui est à la fois comme le terme de toutes les actions et de toutes les lois, le lien de toute harmonie, le pivot et le centre d'où émanent et où aboutissent toutes les vertus des êtres. Car tel est le véritable résultat de tous les systèmes, de tous les dogmes, de toutes les opinions, même les plus absurdes, sur la nature des choses et celle de leur Principe. Il n'est aucune doctrine, sans en excepter l'Athéisme, qui n'ait pour but cette étonnante *Unité*.

Si ces dernières idées forment une classe absolument différente de celles que nous avons des choses matérielles : si aucun des objets sensibles ne peut les produire ; si en même temps aucune idée dans l'homme ne se réveille que par des moyens qu sont hors de lui, il résulte que l'homme est dans la dépendance, pour ses idées intellectuelles, comme pour ses idées sensibles ; et que, dans l'un et l'autre ordre, quoiqu'il ait en lui le germe de toutes ces idées, il est forcé d'attendre que des réactions extérieures viennent les animer et les faire naitre ; il n'en est ni le maitre ni l'auteur, et avec le dessein de s'occuper d'un objet quelconque, il ne peut, malgré ses efforts, s'assurer de remplir son but, et de n'être pas détourné par mille idées étrangères.

Nous sommes tous exposés à recevoir involontairement de ces idées déréglées, pénibles et importunes, qui nous poursuivent, comme malgré nous, par des inquiétudes, par des doutes de toute espèce, et qui viennent se mêler à nos jouissances intellectuelles les plus satisfaisantes.

De tous ces faits, il résulte que si les œuvres matérielles de l'homme ont démontré en lui des facultés invisibles et immatérielles, antérieures et nécessaires à la production de ces œuvres ; et que, par la même raison, l'œuvre matérielle universelle, ou la Nature sensible, nous ait démontré des facultés créatrices, invisibles et immatérielles, extérieures à cette Nature, et par lesquelles elle a été engendrée, de même les facultés intellectuelles de l'homme sont

une preuve incontestable qu'il en existe encore d'un ordre bien supérieur aux siennes, et à celles qui créent tous les faits matériels de la Nature : c'est-à-dire qu'indépendamment des facultés créatrices universelles de la nature sensible, il existe encore hors de l'homme des facultés intellectuelles et pensantes, analogues à son être, et qui produisent en lui les pensées; car les mobiles de sa pensée n'étant pas à lui, il ne peut trouver ces mobiles que dans une source intelligente, qui ait des rapports avec son être; sans cela, ces mobiles n'ayant aucune action sur lui, le germe de sa pensée demeurerait sans réaction et, par conséquent, sans effet.

Cependant, quoique l'homme soit passif dans ses idées intellectuelles comme dans ses idées sensibles, il lui reste toujours le privilège d'examiner les pensées qui lui sont présentes, de les juger, de les adopter, de les rejeter, d'agir ensuite conformément à son choix; et d'espérer, au moyen d'une marche attentive et suivie, d'atteindre, un jour, à la jouissance invariable de la pensée pure ; — toutes choses qui dérivent naturellement de la liberté.

Mais il faut bien distinguer la liberté ainsi dirigée d'avec la volonté esclave des penchants, forces ou influences qui déterminent ordinairement les actes de l'homme. La liberté est un attribut qui lui est propre, et qui appartient à son être, tandis que les causes de ses déterminations lui sont étrangères.

Nous la considérons donc ici sous deux faces: comme principe et comme effet. Comme principe, la liberté est la vraie source de nos déterminations; c'est cette faculté qui est en nous de suivre la loi qui nous est imposée, ou d'agir en opposition à cette loi; c'est enfin la faculté de rester fidèles à la lumière qui nous est sans cesse présentée. Cette liberté principe se manifeste dans l'homme, même quand il s'est rendu esclave des influences étrangères à sa loi.

Alors, on le voit encore, avant de se déterminer, comparer entre elles les diverses impulsions qui le dominent; opposer ses habitudes et ses passions les unes aux autres, et choisir enfin celle qui a le plus d'attraits pour lui.

Considérée comme effet, la liberté se dirige uniquement d'après la loi donnée à notre nature intellectuelle ; alors elle suppose l'indépendance, l'exemption entière de toute action, force ou influence contraire à cette loi; exemption que peu d'hommes ont connue. Sous ce point de vue, où l'homme n'admet aucun autre motif que

ETUDES SUR LA MATHÈSE

ou Anarchie et Hiérarchie de la Science

du Dr Jean MALFATTI de MONTEREGGIO
traduites par Christien OSTROWSKI (1)

De même que Platon et ses successeurs ont suivi la première direction dans l'esprit universel comme histoire de l'Univers, de même Aristote et les siens ont suivi la seconde dans l'histoire de la nature. — De même que le premier, en partant des limites du cercle divin, élèvera à une connaissance réelle la réminiscence psycho-spirituelle dans l'enveloppe corporelle, de même Aristote fit retourner à une reconnaissance la perception empirique acquise aux limites de la sphère de la nature infinie dans l'enveloppe spirituelle.

C'est à cela que se rapporte aussi la double hiérarchie de la science, selon Denys l'Aréopagite. Voici ses propres expressions : « Duplex est etiam apud nos hierarchia, sensilis nimirum et intellectilis, propter contemplationem. — Primæ humana symbola, secundæ angelica intuitio respondent. Contemplatio autem est mentis immediata et exilis sensuum applicatio ad ea quæ proponuntur. — Is siutmodi igitur hierarchiæ symbola profanis et ab ecclesia extran is mysteria sunt : verumtamen contemplatio tanquam suprema cognitio quoque fide opus habet (2) et mysterium appellatur. Attamen symbola tantum

(1) Paris, librairie A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

(2) Si l'on appelle la foi une raison sacrée, Jacob Bœhm la précise d'autant mieux lorsqu'il dit : « La faim et la soif de l'âme vers Dieu, reçues et maintenant dans l'idée (Phantaisie), telle est la foi. »

sa loi, toutes ses déterminations, tous ses actes sont l'effet de cette loi qui le guide, et c'est alors seulement qu'il est vraiment libre, n'étant jamais détourné par aucune impulsion étrangère qui convient à son être.

Quant à l'Etre principe, à cette force pensante, universelle, supérieure à l'homme, de laquelle nous ne pouvons surmonter ni éviter l'action, et dont l'existence est démontrée par l'état passif où nous sommes envers elle, relativement à nos pensées, ce premier principe a aussi une liberté qui diffère essentiellement de celle des autres Etres; car étant, lui-même, sa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter, et sa liberté n'est exposée à aucune entrave ou impulsion étrangère. Ainsi il n'a pas cette faculté funeste par laquelle l'homme peut agir contre le but même de son existence. Ce qui démontre la supériorité infinie de ce Principe universel et Créateur de toute loi.

Ce principe suprême, source de toutes les puissances, soit de celles qui vivifient la pensée dans l'homme, soit de celles qui engendrent les œuvres visibles de la nature matérielle, cet Etre nécessaire à tous les autres êtres, germe de toutes les actions, de qui émanent continuellement toutes les existences, ce terme final vers lequel elles tendent, comme par un effort irrésistible, parce que toutes recherchent la *Vie*, cet être, dis-je, est celui que les hommes appellent généralement DIEU.

Quelles que soient les idées étroites que la grossière ignorance s'en est formées chez les différents peuples, tous les hommes qui voudront descendre en eux-mêmes, et sonder le sentiment indestructible qu'ils ont de ce Principe, reconnaîtront qu'il est le bien par essence, et que tout bien provient de lui ; que le mal n'est que ce qui lui est opposé ; qu'ainsi il ne peut pas vouloir le mal, et qu'au contraire il procure sans cesse à ses productions, par l'excellence de sa nature, toute l'étendue de bonheur dont elles sont susceptibles, relativement à leurs différentes classes, quoique les moyens qu'il emploie soient encore cachés à nos regards.

Je ne tenterai pas de rendre plus sensible la nature de cet Etre, ni de pénétrer dans le sanctuaire des *Facultés divines;* il faudrait, pour y parvenir, connaître quelqu'un des nombres qui le constituent. Or comment serait-il possible à l'homme de soumettre la Divinité à ses calculs et de fixer son NOMBRE principal ? Pour connaître un nombre principal, il est nécessaire

---

vocat mysteria quoad eos qui nondum initiati sunt. »

Ces deux directions scientifiques se rapportent au zéro métaphysico-mathématique comme premier procédé des mathématiciens, c'est-à-dire qu'ils réveillent en lui le ternaire pythagorique, comme + 0 — ou — 0 +; ou + idéal — réel, ou + réel — idéal.

C'est de la même manière que l'homme ouvre aussi son hiéroglyphe intérieur, et cela, d'une part, au moyen de la voix et de la parole, de l'autre, par le dessin et l'écriture: dans le premier cas, au moyen de sa bouche qui s'ouvre et se ferme entre l'ellipse et l'ellipsoïde ; dans le second, au moyen de ses mains ellipsoïdes s'ouvrant et se fermant dans les décimales des dix doigts.

Là où la parole devient intérieure, où l'écriture forme un contour vide, ombreux, là se substantifie, à proprement parler, l'hiéroglyphe renfermé en soi. — C'est pour cela que, dans ce cas, le zéro métaphysico-mathématique nous semble être nul, n'être rien, tandis que, dans le cas contraire, il est tout. C'est ici que le champ immense de la symbolique s'unit à la figure du zéro comme hiéroglyphe de l'homme et du monde. Ce champ est le triomphe de l'esprit humain, car ce que l'hiéroglyphe renfermé contient en simultanéité et en co-existence, ne peut être compris par l'homme que par la succession des temps et dans l'extension de l'espace.

Ainsi est éclose la découverte merveilleuse des chiffres numériques, qui n'ont plus été regardés que comme purs exposants mathématiques, depuis que, par l'oubli de la métaphysique, ils ont aussi perdu leur caractère qualitatif originel, leurs rapports avec l'ellipse idéale, et, par suite, leur valeur symbolique.

Eh ! quoi, si les chiffres numériques n'étaient autre chose que la construction parfaitement combinée de la naissance, de l'être et des modifications du zéro elliptique

d'avoir au moins une de ses aliquotes ; et quand, pour représenter l'immensité des Puissances divines, nous remplirions un livre, tout l'Univers, de signes numériques, nous n'en aurions pas encore la première aliquote, puisque nous pourrions toujours y ajouter de nouveaux nombres, c'est-à-dire nous trouverions toujours dans cet Etre de nouvelles *Vertus*. Avoir reconnu la nécessité et l'existence du Principe éternel de l'infini, c'est lui avoir attribué en même temps toutes les facultés, perfections et puissances que doit avoir en soi cet Etre universel, quoiqu'on ne puisse en concevoir ni le nombre ni l'immensité.

L. C. de Saint-Martin.
(*Tableau naturel.*)

L'Instruction intégrale

(*Suite*)

Deux mots encore, auparavant, sur une remarque toute pratique dont la suite montrera l'utilité : il s'agit de la représentation graphique de la Trinité et de ses aspects; elle fournit des artifices propres à éclaircir rapidement des questions souvent ardues.

Voici les symboles de cette représentation

Les termes sont figurés : les deux opposés, par les signes du positif et du négatif, + et — ; le terme neutre, par le signe ⚬0⚬ , image du courant fermé qui rassemble les extrêmes en les croisant en un point central.

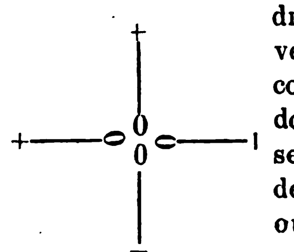
On dispose ces signes en triangle pour en exprimer la Trinité, du moins quand cette Trinité est inerte.

Ainsi la Trinité d'équilibre s'écrira :

⚬0⚬
\+ —

Celle de génération, à l'inverse : + —
⚬0⚬

Mais la Trinité vivante trouve une représentation plus appropriée dans la ligne droite, signe du mouvement progressif. Et, comme ce mouvement doit s'exprimer en tous sens, on le trace par deux droites en croix où les deux termes contraires s'opposent deux à deux, tandis que le troisième est au centre.



Ce dernier symbole rassemble même, comme on peut le voir aisément, l'expression des trois aspects de la Trinité. Il com-

comme hiéroglyphe du monde et de l'homme dans le temps et dans l'espace ! Si l'Organon de la décade était symétriquement formé de construction, si c'était par sa conjonction que le procès de la triple vie apparaissant dans l'ellipse comme hiéroglyphe du monde était symboliquement représenté. Je vais faire connaître maintenant, avec franchise, comment, par suite de l'examen de l'ellipse, je suis arrivé à ces importantes questions, comme je croyais les avoir déjà résolues, et ce que j'en ai enfin obtenu.

Que les chiffres numériques ne soient point une construction fortuite, mais, au contraire, une construction bien combinée du zéro elliptique comme hiérogyphe de l'homme et du monde, c'est là la conclusion que j'ai d'abord tirée de leur invariable caractère aux différentes époques de l'histoire du monde. — Montucla s'exprime à ce sujet comme suit : « Remontant à l'époque la plus reculée des peuples, il est étonnant de voir leur accord surprenant sur le même système de numération. — En effet, si nous exceptons les anciens Chinois et un peuple (Thrace) dont parle Aristote, tous les autres semblent s'être accordés à choisir la progression décimale. »

A cette remarque, j'en ajouterai une autre, c'est que, dans le cours de tant de millions d'années, la langue d'aucun peuple n'a subi aussi peu de changements que le caractère des chiffres numériques, et ceux qu'ils ont éprouvés, comme nous le voyons dans Boëce, Planude, d'Alcephadi, Sacro Bosco, Roger Bacon, ne sont point essentiels et ne contredisent jamais la construction ci-dessus, et même il en est quelques-uns qui concourent à l'éclaircissement et viennent à l'appui de notre opinion, comme, par exemple, ce qui est relatif au nombre 4 dans Boëce, Planude et Sacro Bosco, et ce dont nous parlerons plus tard.

Nous remarquons, plus loin, que les chiffres numériques avaient, chez les peuples de l'antiquité, une tout autre signification

prend le mouvement fermé de rotation aussi bien que celui rectiligne.

Nous aurons à utiliser surtout cette représentation par la croix que la suite éclaircira mieux.

III

Arrivons aux développement de notre Trinité primordiale, expression supérieure du Monde réel. Celui-ci se partage, avons-nous dit, en trois autres :

Le Monde métaphysique,

Le Monde intelligible,

Et le monde physique ou sensible.

Correspondant aux trois éléments de l'Unité réalisée : les Principes, les Lois et les Faits.

En exprimant ici le caractère essentiel de la Trinité, dont chaque terme ou chaque personne pénètre les deux autres, nous allons immédiatement multiplier cette Trinité par elle-même et faire apparaître des subdivisions où nos connaissances vont trouver leur répartition ; notre programme va recevoir sa première forme; voici comment :

Chacun des trois termes abstraits : Principes, Lois et Faits, trouve, venons-nous de dire, sa forme dans nos trois Mondes, de sorte que chacun a le sien propre.

Aux Principes correspond le Monde métaphysique ;

Aux Lois, le Monde intelligible ;

Aux Faits, le Monde sensible.

(A suivre.) F.-Ch. Barlet.

CRÉATION

PAR J. DE TALLENAY

(Suite)

Elles s'aiment, leur première pensée se confond, elles s'appellent l'une et l'autre, elles se cherchent et, délicieusement abandonnées à leur impulsion, elles glissent au milieu des fluides animés qui remplissent la chambre, et se rejoignent au dehors, dans les airs, où leurs formes, semblables à un reflet dans un miroir, se balancent, transparentes et lumineuses, sur l'obscure sérénité du ciel. Debout près de la fenêtre, les mains posées sur l'appareil pneumatique qu'il vient d'y transporter, l'inventeur se laisse aller mélancoliquement à une rêverie infinie. Lui n'a jamais aimé, et il songe..., il songe à l'âme-sœur qui liera son assentiment à son désir, qui voudra se fondre, s'annihiler en lui, perdre un instant

---

que celle de simples signes de numération, puisque les Indiens eux-mêmes, de même que d'autres peuples orientaux, appliquaient leur alphabet aux opérations numériques. — Rien de plus remarquable que ce que nous rapporte Hager (V. *Mines orientales de Hammery*), d'après Philostrate, à savoir que nommément le philosophe indien Yarco, interrogé par Apollonius sur le mystère des chiffres numériques, aurait repondu : « Ne noi serviam ai numeri nè i numeri servano a noi. »

S'il reste à savoir à quel peuple de l'antiquité la découverte des signes numériques appartient, toujours est-il qu'en dépit des contestations élevées à ce sujet, c'est au peuple indien qu'on les fait remonter.

Ainsi les Arabes, à qui l'on a voulu, en général, les attribuer, en renvoyèrent l'honneur aux Indiens, comme à la source de toute science, où les Chinois, les Phéniciens, les Perses, les Egyptiens, lès Grecs et les Romains puisèrent la leur. Si l'on vient à objecter que les Chinois, qui n'ont point d'alphabet, mais seulement des chiffres syllabiques, n'auraient pu découvrir aussi les signes numériques, on fournit par là une preuve de plus en faveur de la découverte de leur symbolique par les Indiens. — Mais il est certain que les Chinois, après avoir une fois connu ces signes, ont contribué beaucoup à leur perfectionnement, ainsi que l'ont découvert Schlegel et Hager, d'abord dans l'ancien *Y-King*, le livre de l'Unité ; ensuite dans le 11e et le 12e livre de l'ouvrage nommé *Sing-li*, qui traitent des mystères et de la vertu des nombres.

Plus tard, les philosophes renommés ont attribué une grande valeur aux signes numériques, et, parmi ceux-ci, les catholiques, tels que saint Jérôme, saint Augustin saint Ambroise, saint Grégoire, saint Athanase, saint Bazile, saint Hilaire, ainsi qu'Origène, Rubanus, Béda et autres. Ils étaient profondément convaincus qu'une puissance merveilleuse est cachée dans les nombres. The-

de son immortalité libre pour vivifier ses conceptions, et, comme il songe à cet être encore inconnu, une sensation de tendresse émue le pénètre, fait battre son cœur, d'où arrivent lentement, solennellement, à ses yeux, qui n'ont jamais pleuré parce qu'il n'a pas aimé, de douces larmes d'amour. Le front contracté par l'émotion, les nerfs vibrants, le sang de ses veines changé en feu, Otto Eilen, sous l'impulsion de la tendresse religieuse qui grandit, grandit sans cesse autour de lui, soulève machinalement la cloche de l'appareil et place des accumulateurs dans le récipient que celle-ci recouvre ensuite en entier. L'air s'y engouffre par une ouverture pratiquée dans le haut ; le savant la referme, puis lève son bras tremblant pour imprimer au piston le mouvement de rotation destiné à faire le vide. Un recueillement intense plane dans l'atmosphère... les rayons verts et rouges tournent sans cesse, méthodiquement, sur l'immobilité des momies et passent, passent, alternant leurs couleurs, sur le masque pâli du vieillard, sur le cristal du récipient, sur les fourrures noires, pour aller se perdre et se fondre bien loin dans la nuit.

Et voici qu'il perçoit des parfums inconnus ; voici des lumières si multiples, des corps de la nature-essence ; voici le rythme étendu de l'espace, scandé par les voix profondes des astres, musique de l'Infini ; voici de toutes parts les fluides créateurs qui se précipitent en cataractes étincelantes vers le centre d'Amour, où, dans l'atmosphère diaphane, pareils à de grandes fleurs d'or, les deux êtres qui s'aiment depuis vingt siècles unissent enfin l'accord de leur baiser d'âmes à l'harmonie des choses.

De cette communion psychique, de ce dynamisme brûlant et lumineux naît l'enfant... ; de ce baiser jaillit l'Idée vivante, la réalisation !

« — Oh ! Dieu ! Oh ! Dieu ! » murmura Otto Eilen avec un cri étouffé, en portant la main à son front comme s'il venait d'y recevoir un choc.

Il s'affaissa... à genoux ; ses yeux dilatés se fixèrent sur l'appareil... Là, dans le vide absolu qui s'y était fait, l'électricité soutirée à l'air par l'action des accumulateurs *était restée condensée !* L'électromètre montrait la cloche ... *remplie !* A plus de deux siècles d'intervalle, Otto de Guericke, l'ancien bourgmestre de Magdebourg, complétant son invention, avait donné aux hommes une puissance nouvelle, immense, inépuisable.

---

misticus, Boëce, Averroës de Babylone et Platon faisaient l'éloge de la vertu de ces nombres, comme si, sans eux, il n'y eût aucune philosophie possible. Il est assez surprenant qu'à ce propos ils parlent, il est vrai, du *nombre rationnel* et *formel*, mais jamais du *matériel*. Ils affirment, en même temps, que l'harmonie et la voix ne s'unissent qu'au moyen de nombres et de proportions. L'axiome suivant de Pythagore surtout est colossal : — tout l'univers repose sur des nombres. Dans toutes ces assertions, et particulièrement dans beaucoup d'autres de ce dernier auteur, on trouve tant de mysticisme que le vrai s'y laisse plutôt pressentir qu'entrevoir, et que l'on est forcé de conclure à une science perdue ou à une science cachée sous le voile du mystère dont ils l'ont environnée.

Cette conjecture s'est élevée dans mon esprit, surtout relativement à Pythagore, qui, formé à l'école indienne, étonna l'Europe lettrée par sa science appliquée surtout à la géométrie et à l'arithmétique sans avoir indiqué la source où il l'avait puisée. Plusieurs de ses disciples, et parmi ceux-ci Philolaüs, avaient également fait cette remarque ; au point que ce dernier disait : « Symbolice autem nobis tradit magister Pythagoras, ac si berdones illum intelligere non deberent ».

Il est possible (comme je l'ai dit plus haut) qu'alors aussi, comme plus tard en Egypte, la science ait été étroitement liée avec la religion et le culte, et que, conservée dans les mains des prêtres, elle n'ait été communiquée à quelques-uns que sous le plus grand mystère.

Tout cela excita naturellement, en moi, le désir de connaître plus à fond l'Ecole indienne.

Mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je trouvai, dans l'enseignement de ce peuple vraiment grand, le problème de mes études antérieures déjà résolu, et ses développements portés à toutes les hauteurs que l'esprit humain pourrait jamais atteindre. Si

— « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! » balbutia-t-il encore une fois !

Alors, défaillant, le cœur plein de la prière suprême que ses lèvres rigides se refusaient à prononcer, il se releva et, de long en large, à travers la chambre spacieuse dont la quiétude s'alourdissait des subtiles odeurs séculaires dégagées par les momies adossées contre les murailles, le vieillard marcha, à pas d'automate...

Plus profondément qu'avant, tout reposait sous le poids de la nuit mourante. Les rayons verts et rouges s'étaient arrêtés de nouveau, soudainement appesantis sur les Morts et sur les deux cercueils vides, prolongeant leur caresse fantastique vers la fenêtre où resplendissait *la Création Nouvelle,* tandis qu'au dehors, très vague, très confuse, apparaissait l'aurore dans un ciel éclairci où palpitait toujours la petite étoile solitaire.

J. DE TALLENAY.

BIBLIOGRAPHIE

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ, par le colonel *Albert de Rochas ;* un beau vol. in-8° de près de 300 pages, avec figures et quatre planches en couleur ; prix 7 francs. Chez Chamuel, éditeur, 79, rue du Faubourg-Poissonnière. — M. de Rochas se distingue des savants officiels en ce que sa largeur d'esprit et son indépendance lui permettent de quitter les chemins battus et de s'occuper des phénomènes les moins étudiés du domaine des sciences expérimentales ; il se distingue des occultistes en ce qu'il a une méthode strictement positive, d'une extraordinaire précision, d'une prudence non moins remarquable, qu'il se contente de dire ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, sans jamais hasarder la moindre théorie. Il est, je crois, le *seul* expérimentateur qui ne se soit pas laissé plus ou moins troubler par les phénomènes occultes. M. Crookes, Aksakoff, Gibier, Ochorowitg, Lombroso, Zœllner..., dix autres, tous éminents, du reste, ont apporté en leurs expériences, ou dans les relations qu'ils en ont faites, une certaine passion — bien compréhensible, en somme — qui a pu faire rejeter par beaucoup de gens prévenus les résultats atteints. Il n'en est pas de même de M. de Rochas ; son nouveau livre est un récit froid, concis, écrit comme un journal de laboratoire, des faits qu'il a observés ; il n'en déduit aucune loi, aucune hypothèse même ; il se défend de vouloir en présenter la moindre application ;

---

mes pénibles travaux préparatoires m'ont peut-être rendu capable de pénétrer profondément dans la mystique de cet enseignement, si je puis soulever le voile sous lequel sont cachés surtout les chiffres numériques, et retrouver ainsi l'Organon mystique perdu de la mathèse originelle, je me jugerai assez heureusement rémunéré de mes labeurs.

Maintenant, allons droit au sujet.

Si, jamais, la mathèse a été la vraie hiérarchie de la science, ce fut certainement la mathèse indienne. Elle se présente à nous sous trois aspects :

1° Dans la métaphysique prégénésétique, ou dans les puissances de préformation de Dieu ;

2° Dans le passage de celle-ci en formes allégoriques personnifiées comme lien du métaphysique et du physique ;

3° Dans sa marche ascendante dans le temps et l'espace sous la symbolique mystiquement conservée des signes numériques.

Sur ces trois degrés du plus haut idéal, et de son passage dans le réel, le prégénésétique est aussi peu séparé du génésétique que celui-ci de celui-là, en sorte que l'acte de passage progressif de la genèse dans son *au delà* et dans son *en deçà,* est nécessairement, toujours perçu et saisi sous toutes ses faces, et que ce qui est là, éternel, infini, immortel, devient, ici, éterno-temporel, infinifini et immortel-mortel.

Sans nous laisser aller trop avant dans le champ de la métaphysique indienne, nous nous bornerons à ce qui, en elle, se rapporte plus étroitement à notre sujet, et, poursuivant avec persistance son grand idéal dans les puissances allégoriquement personnifiées, nous nous efforcerons de retrouver sa disposition et la signification primitives des signes numériques de la décade.

(*A suivre.*)

il proteste contre les interprétations, même vraisemblables, qu'on en a proposées ; simplement, il raconte.

Et ce n'est pas l'un des moindres charmes du livre que ce style glacé, compassé, rigoureux, méthodique, qui vous promène, avec une inflexible méticulosité, parmi les phénomènes les plus étranges, qui vous en montre les moindres détails ; objectivité des effluves envoûtement, poudre de sympathie, guérison par transplantation, extériorisation de la sensibilité, tous ces *prodiges* forment le sujet d'expériences « plus merveilleuses que les plus brillantes fictions des contes arabes », suivant l'expression du grand physicien Tyndall.

Le tout est appuyé de citations nombreuses et se termine par une suite de notes du plus haut intérêt ; la dernière page du livre s'adresse ironiquement à ce brave journaliste qu'est M Brunetière. « Ce sera, dit M. de Rochas, l'honneur des hommes hardis et généreux que je viens de citer, d'avoir, malgré des hostilités quelquefois agressives, réhabilité la science de la faillite dont l'accuse le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

« Certes, la Science n'a pas la préte[...] de résoudre tous les problèmes, mais [...] au moins téméraire de poser des born[...] ses investigations, et M. Brunetière eû[...] peut-être, moins affirmatif s'il avait lu [...] livres publiés récemment : l'un, à M[...] pellier, par le Dr Coste (*Les Phénomè[...] psychiques occultes*, *thèse de doctorat*) l'autre, à Genève, par M. Metzger (*Le Spiritisme scientifique*).

« Entrainés, en effet, d'une façon inéluctable par l'évolution ascendante de l'humanité, nous pénétrons, en ce moment, de tous côtés, avec les méthodes expérimentales de l'Occident, dans ce monde de l'AU DELA, que nous n'avions entrevu, jusqu'ici, qu'à travers les enseignements simplistes des religions et les mythes obscurs de l'Orient. »

Qu'il nous soit permis d'applaudir à ces nobles paroles et de respectueusement féliciter M. de Rochas d'être actuellement, et sans aucun doute, le premier des expérimentateurs, et le plus scientifique, des phénomènes occultes.

MARIUS DESCRESPE.